

Le prix de l'eau

Autor(en): **Akotey, Assibite / Klein, Sylviane / Dériaz, Didier**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **81 (1993)**

Heft 3

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-280257>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le prix de l'eau

Rencontre avec Assibite Akotey, animatrice dans le cadre d'un programme de développement régional dans la région du Sahel.

Les immenses étendues presque désertiques du Niger, c'est le Sahel. «Es Sahel» dit-on en arabe: le rivage du désert. Là où l'eau, source de vie, dicte chaque activité. Car sans elle, point de verdure, sans verdure point de bétail, point de nourriture, point de vie. L'eau qui des mois durant se fait attendre, puis, du jour au lendemain, se déverse en un flot rageur emportant tout sur son passage. Toute la vie quotidienne est rythmée par les saisons et par l'eau, saison de pluie, saison de sécheresse.

Assibite Akotey a la grâce, la fraîcheur et le charme des femmes touareg. Ses cheveux noués en une multitude de fines nattes tressées sont relevés avec goût. Quelques



Le long chemin pour la quête du bois.

Réseau Femmes et développement

(sk) — «Dans l'histoire récente des pays d'Amérique latine, les mouvements féministes sont ceux qui ont proposé le plus d'innovations importantes.» — «L'un des meilleurs investissements du tiers monde pourrait bien être les femmes.»

Ces deux phrases que l'on pouvait lire récemment dans la presse romande démontre le rôle actuel des femmes dans le développement; non seulement comme bénéficiaire, mais comme actrices indispensables.

Pourtant, de l'idée à la réalisation, le chemin est encore long. En Afrique, les femmes sont écrasées par les tâches domestiques et participent en plus aux travaux agricoles. Le sort des Latino-Américaines n'est pas plus enviable. Les projets de développement doivent donc viser à dégager les femmes des corvées villageoises en améliorant les structures, et les alléger des tâches familiales, par le biais de crèches, afin qu'elles puissent accéder à une meilleure hygiène, éducation, formation professionnelle et technologique.

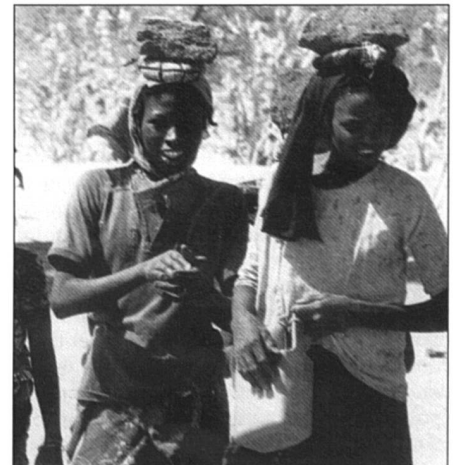
C'est dans ce sens qu'évolue aujourd'hui, dans un contexte international, une nouvelle démarche soutenue par le réseau Femmes et développement. Fondé en 1983, le réseau est un espace d'échanges, d'information, de formation et d'expertises visant à promouvoir l'intégration des femmes dans le développement. Il est constitué d'experts issus des secteurs publics et privés, des pays du Nord et du Sud.

bijoux, fins témoins de l'art de son pays, lui donnent des airs de noblesse. Elle a le regard enjoué et espiègle. Assibite est née et a grandi dans la région de Tahoua, au sud du pays. Aujourd'hui, elle collabore avec Swissaid, qui appuie dans la brousse des organisations paysannes. La jeune femme avait une dizaine d'années lorsque la grande sécheresse de 1974 a rendu cette région désertique. Les bêtes ont crevé, une à une, les forêts ont agonisé, les vents et l'eau ont érodé les terres qui sont devenues stériles. Comme au Soudan, comme en Somalie, et comme dans de nombreuses régions d'Afrique, les enfants ont été les premières victimes, et la survie a entraîné au loin les hommes valides.

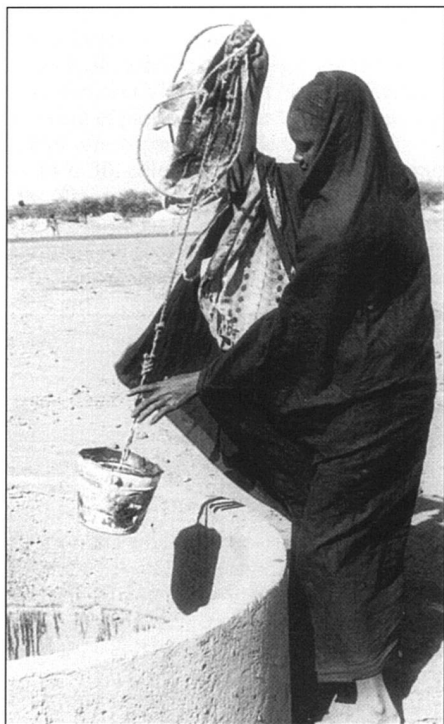
Terre d'exode

Aujourd'hui, tout le pays se trouve dans une situation catastrophique. Autrefois prospère, l'élevage s'est éteint. Tout comme le mirage de l'uranium. Les dirigeants ayant dit non à tout ajustement structurel, l'économie avance au coup par coup, le commerce est inexistant, l'argent est rare et l'agriculture suffit à peine à couvrir les besoins indigènes. A Tahoua, l'exode rural a poussé les habitants de la brousse vers la ville. La démographie y a doublé en dix ans pour atteindre 60 000 habitants. Plusieurs cultures s'épanouissent côte à côte. Deux communautés importantes se partagent les terres: les Haoussa et les Bouzou, mais l'on rencontre aussi des Peulh et des Touareg.

Assibite travaille dans le cadre du programme d'aide au développement de la région. Un programme qui développe le partenariat et non l'assistanat. La participation active de la population y est essentielle. Pas de coopération sans au départ la volonté et la motivation des villageois. Dans la région de Tahoua, elle revêt plusieurs formes. D'une part inciter aux activités anti-érosion afin de réimplanter l'agriculture. C'est principalement l'affaire des hommes qui apprennent les méthodes pour stabiliser les cours d'eau (qui n'ont d'eau que durant une courte saison); pour aménager de petits bassins d'accumulation afin de faciliter le départ de la végétation, culture et reboisement; pour creuser, profondément, de nouveaux puits.



Participer à la construction des digues.



L'eau, source de vie, des kilomètres à pied pour la puiser.

L'alphabétisation et l'apport de connaissances rudimentaires, aussi bien aux adultes qu'aux enfants, est l'une des priorités; mais une école ne sera réalisée que si l'on a la garantie que l'Etat la dotera d'une enseignante et qu'elle répond à une ferme volonté de la population. Le lieu où cette école sera bâtie doit aussi être décidé par les habitants des divers villages concernés. Les enfants devront parfois parcourir plus de dix kilomètres à pied pour s'y rendre.

Un petit lopin à elle

L'autre volet de l'appui de Swissaid consiste en une relance de l'économie rurale et villageoise. Le rôle des femmes y est essentiel, vaste, pénible. Elles ont d'abord les activités typiquement féminines, ménagères. Pour elles, la vie quotidienne s'inscrit autour de trois axes: la recherche de l'eau au puits, distant parfois de dix kilomètres, parcourus le plus souvent à pied; la quête du bois indispensable pour la préparation de la nourriture quotidienne; il faut piler ensuite les graines de sorgho, battre le mil pour le repas du soir. Souvent, elle cultive le champ de son mari. Certains jours, elle est libre et elle cultive son propre champ qui lui rapporte un petit revenu.

Les maisons des Haoussa sont en «banco», sorte de brique d'argile et de terre mélangée à de la paille. Chez les Bouzou, ce sont les femmes qui construisent les cases, faites de bois, de paille et de tiges de roseaux entremêlés. L'homme vient s'y installer. Si le couple se sépare, l'homme s'en va.

Dans le pays d'Assibit, c'est l'homme, chef de famille, qui règle la distribution des

terres à l'intérieur de la famille, et chaque année il met à disposition de la femme une partie de terrain, une petite partie... Le plus souvent la femme garde pour elle son revenu, sauf s'il faut aider le mari à nourrir la famille.

Parfois, lorsqu'elle n'a pas trop d'enfants à charge, ou qu'ils sont grands, elle peut avoir d'autres ressources, comme le jardinage. Elle cultive le gombo, sorte de légume-condiment, l'oseille ou le haricot. Elle fait la cueillette de jujubes, de banalinite ou de kopto, de feuilles et de tiges pour l'artisanat.

Grâce à l'épargne-crédit, elle peut recevoir et apprendre à gérer un petit pécule destiné à «l'élevage des cases», qui consiste en l'achat d'un animal, souvent un caprin ou une volaille, engraisé puis revendu au marché.

Elle peut aussi utiliser cette somme pour acheter les outils nécessaires à la pratique de l'artisanat, comme les «cordonnières» qui travaillent les peaux.

Quelques-unes tiennent une boutique. L'ensemble de ces boutiques est géré par des groupes de villageois-e-s appelés comités de gestion qui administrent «l'épargne-crédit» permettant l'achat de produits de première nécessité.

A tous les échelons, les femmes tiennent une place de premier plan dans les programmes de coopération. Elles sont inté-

grées aux démarches qui, sans elles, n'auraient que peu de chances d'aboutir. Elles ouvrent une voie novatrice. De plus en plus, elles veulent participer concrètement aux prises de décisions.

Trilingue, Assibite Akotey collabore depuis 1987 avec Swissaid. Elle est animatrice et responsable du volet santé et nutrition. Animatrice d'«instinct» au début, elle a suivi de nombreux séminaires de formation.

Dans une région où l'état de santé est lamentable, son travail consiste à développer et à vulgariser les bouillies nutritionnelles de 32 centres ruraux, à mettre en place un programme de limitation des naissances, de veiller à la fourniture en médicaments des «pharmacies» villageoises, d'organiser la formation et le recyclage d'auxiliaires de santé-secouristes et de «matrones» (accoucheuses), etc.

Interrogée sur ce qui l'a le plus frappée en Suisse où elle vient pour la première fois, Assibite n'hésite pas: «Ici vous courez sans arrêt, vous êtes toujours pressés. Chez nous, on prend le temps de vivre...» Et, très vite, elle s'engouffre dans le train qui doit l'emmener à Berne pour une conférence de presse.

Sylviane Klein
Photos Didier Dériaz,
Rivage du Désert, Swissaid

Les femmes et le pouvoir: entre idéal et réalité

«Si les femmes étaient au pouvoir et les hommes à la cuisine, le monde serait sans doute mieux gouverné et nos estomacs plus satisfaits», nous déclarait récemment le consul d'un pays situé géographiquement entre le pragmatisme occidental et le raffinement oriental. Le Bureau international du travail (BIT) s'est penché sur la question des femmes et du pouvoir, entre idéal et réalité, pour constater qu'«il nous faudra attendre près de cinq siècles, au rythme actuel des progrès, pour que soit atteinte la parité entre les deux sexes, là où se prennent les décisions de caractère politique et économique».

Maria Angélica Ducci, conseillère spéciale pour les questions des travailleuses au BIT, n'est guère optimiste en ce qui concerne la prise du pouvoir par les femmes, puisque «six seulement des 179 (ils sont maintenant 180) Etats membres des Nations Unies sont gouvernés par une femme», constate-t-elle, et «à peine 3,5% de ces dernières sont présentes dans les cabinets ministériels, alors que 93 pays ne comptent aucune femme ministre».

Il est donc encore long le chemin qui mène aux décisions suprêmes pour celles qui constituent plus de la moitié de la planète, et le BIT de confirmer que la plupart des femmes qui occupent des fonctions gouvernementales le font dans les domaines dits «de tradition féminine», à savoir l'éducation, la culture, le bien-être social et les questions féminines. Les organisations patronales? «Les femmes y sont pratiquement absentes» note encore Mme Ducci.

Et en Suisse?

Pour illustrer le cas de la Suisse, Mme Marie-Claire Séguret, fonctionnaire au BIT, nous donne quelques statistiques significatives. Selon The World's Women, publié par l'ONU, les dames représentent 14% des membres du Parlement de la Confédération. (En comparaison, 11% au Parlement autrichien.)

Et que dire de nos cadres supérieures, qui voient six femmes aux postes clés contre cent hommes, alors que seules 14% d'entre elles créent leur propre entreprise (contre 31% d'Autrichiennes)?

Ce manque d'initiative des femmes suisses est-il une question de scolarisation? Pas seulement puisque pour cent élèves de sexe masculin, elles sont 104 à s'asseoir sur les bancs de l'école et à terminer le cycle... Mais elles ne sont plus que 47 (sur 100) à terminer le collège, selon Mme Séguret. Et la fréquentation à l'Université n'est une réalité que pour 40% d'étudiantes, même si, de l'avis général, le taux de réussite est plus élevé chez les jeunes femmes que chez les garçons.

Luisa Ballin,
correspondante au Palais des Nations